

prise et de leur enthousiasme, à l'aspect de cette figure si jeune et si pâle ! Le roi seul avait été mis dans le secret, et n'avait pas tremblé un seul instant : *Piquet*, dit-il au vainqueur, *Dieu veuille continuer en vous ce que j'ai vu de commencement, vous serez prou d'homme*. Le comte de Ligny mit Bayard au nombre de ses hommes d'armes, et l'envoya rejoindre sa compagnie à Aire, en Artois, avec son inséparable Bellabre, et les deux jeunes gens se lièrent bientôt de la plus étroite amitié avec leur capitaine Louis d'Ars. A la grande joie des trois compagnons d'armes, Charles VIII, en 1493, passa les monts pour descendre en Italie, et les emmena à la conquête du royaume de Naples, une véritable promenade militaire, qui ne fut troublée qu'au retour. A la bataille de Fornoue (1495), Bayard fit merveille, eut deux chevaux tués sous lui, et conquit un étendard ennemi, dont il fit hommage au roi. Quand Louis XII voulut faire valoir ses droits sur le Milanais, Bayard rejoignit sa compagnie (1499), et chargea un jour les ennemis avec tant de fureur, qu'il entra avec eux dans Milan. Fait prisonnier, et conduit devant le duc, qui lui demanda en riant s'il espérait prendre la ville à lui seul, il répondit sur le même ton qu'il s'était cru suivi d'une cinquantaine de compagnons. Le duc se montra généreux, et lui fit rendre la liberté. Bayard suivit le roi à la conquête du royaume de Naples, soumit la Pouille en compagnie de Bellabre et de Louis d'Ars, à qui il sauva la vie, combattit avec eux contre Gonzalve de Cordoue, et leur conduisit au siège de Canosa (1502) força les Espagnols à l'admiration. Bayard y reçut plusieurs coups de lance, Bellabre eut le visage brûlé; mais le lendemain la ville était prise. Nommé gouverneur de Minervino, dans la Capitanate, le chevalier sans peur rôdait continuellement autour de la ville, espérant trouver quelque aventure. Dans une de ces sorties, il fit la rencontre d'une troupe commandée par le capitaine espagnol Soto-Mayor; les Espagnols sont mis en fuite, et leur chef est fait prisonnier de la main même de Bayard, qui le traite généreusement et ne lui demande d'autre garantie que sa parole de ne pas fuir. Mais l'Espagnol, ayant corrompu un soldat, parvint à s'échapper, fut repris par les gens de Bayard, et, cette fois, retenu quinze jours en prison, d'où il ne sortit qu'en payant rançon. Devenu libre, Soto-Mayor se plaignit hautement des mauvais traitements qu'il avait endurés; Bayard, indigné, le défia en combat singulier et le tua. Contre l'habitude des gens de guerre de son temps, le bon chevalier ne se montra jamais avide de pillage; on cite au contraire de lui mille traits de générosité et de désintéressement. Un jour, il envoya un convoi qui portait 15,000 ducats aux ennemis. Un officier gascon en réclamait la moitié, comme ayant contribué à la prise; mais le conseil de guerre se prononça pour Bayard. Voyant le dépit et la douleur de son adversaire, et l'entendant regretter une fortune qui, prétendait-il, lui eût permis de finir sa vie honorablement, Bayard lui dit : « Ne faut-il que cela pour vous rendre vertueux et honnêtes ? Voilà de belles dragées, continua-t-il gaiement en montrant les 15,000 ducats; je vois qu'elles vous tentent : puisqu'il vous plaît si fort d'en manger, recevez-en la moitié des mains de votre ami; » et il lui compta la moitié de la somme, dont il distribua le reste aux soldats. Cependant l'expédition française tournait à mal; la bataille du Garigliano était perdue, il fallut songer au retour. C'est dans cette retraite de l'armée française que Bayard se couvrit de gloire. On a contesté le fait héroïque de sa défense du pont de Garigliano, et nous en cherchons vainement la raison. Pourquoi mettre en doute ce fait, que tous les biographes de Bayard et quelques-uns de ses contemporains ont raconté et affirmé ? Voici la version de l'un d'eux : Un jour, arrivé sur les bords du Garigliano, le bon chevalier s'était un peu écarté avec Pierre de Tardes, dit Basco, gentilhomme du roi. Tout à coup, il aperçut une troupe de cavaliers ennemis qui menaçait, en passant un pont, de cerner l'armée prise au dépourvu. Tandis que Basco va prévenir les Français, Bayard court à la tête du pont. Les quatre premiers cavaliers qui avancent mordent la poussière. Le capitaine espagnol marche l'épée levée sur Bayard, qui le frappe sous l'aisselle et le jette roide mort à ses pieds. — Comme un tigre échappé, dit Théodore de Godefroy, il s'accula à la barrière du pont, et, à coups d'épée, se défendit si bien, que les ennemis ne savaient que dire et ne cuidoient pas que ce fust un homme; mais un diable. Par ce trait de bravoure, renouvelé d'Horatius Coclès, il empêcha les ennemis de traverser le pont avant l'arrivée des Français. Ceux-ci, fondant sur les Espagnols, les forcèrent à prendre la fuite. C'est à cette conduite héroïque qu'il dut de pouvoir mettre sur son écusson un porc-épie, avec cette devise : *Vires agminis unus habet*. Après s'être constamment signalé dans la retraite de l'armée jusqu'à Gaète, il revint dans le royaume de Naples, où Louis d'Ars tenait toujours, en dépit de toutes les forces de Venise. Désespérant de vaincre Bayard, le pape Jules II lui offrit la charge de généralissime. « Je n'aurai oncques que deux maîtres, lui répondit-il, Dieu dans le ciel et le roi de France sur terre, jamais autre ne servira. » Il fallut pourtant céder à la mauvaise fortune; Louis d'Ars et Bayard rentrèrent en France. Nommé

écuyer du roi, ce dernier fut envoyé en 1507 à Gènes, qui avait proclamé Maximilien, et il obtint bientôt la soumission de cette ville. « Ores, marchands, dit-il aux Gênois, défendez-vous avec vos aulnes, et laissez les piques et lances, desquelles vous n'avez accoutumé. » Propos de noble et de chevalier de l'époque. Bayard combattit ensuite sous La Palisse et décida le gain de la bataille d'Agnadel (1509), par une vigoureuse charge, qu'il exécuta à la tête de cinq cents cavaliers. Il ne se distingua pas moins au siège de Padoue. Le bon chevalier, au milieu de ces guerres sanglantes, ne cessait de donner des preuves d'humanité. Quelques malheureux s'étaient réfugiés dans une grotte près de Masano : des soldats, ne pouvant arriver jusqu'à eux, eurent la cruelle idée de brûler de la paille à l'ouverture de cette grotte et étouffèrent ainsi les infortunés. Bayard, indigné de cet acte de barbarie, saisit quelques-uns des coupables, les fit pendre à l'entrée de la grotte, ordonna de rechercher ce qu'avait produit le pillage, et en gratifia un jeune homme de seize ans, le seul qui eût échappé à la mort. Lorsque, en 1510, le pape Jules II, voulant réunir aux possessions de l'Eglise le duché de Ferrare, leva une armée dans le Bolonais et la conduisit entre la Mirandole et Concordia, Bayard, qui avait été envoyé au secours du duc de Ferrare, résolut d'enlever le pape, et le hasard seul fit échouer son entreprise. Bientôt après, il battit les troupes pontificales, occupées à faire le siège de Bastia di Genivolo. A quelques jours de distance, le duc de Ferrare, lui ayant confié le projet qu'il avait conçu de faire empoisonner Jules II, Bayard, indigné, lui déclara qu'il avertirait aussitôt le pape s'il ne renonçait à une action si lâche. Après avoir décidé, de l'aveu même de Trivulce, la prise de Bologne, Bayard partit avec Gaston de Foix pour faire le siège de Brescia, où s'étaient enfermés les Vénitiens. Chargé de donner l'assaut, le chevalier sans peur fut blessé gravement, en franchissant le rempart, d'un coup de pique, au haut de la cuisse. Quand la ville fut prise, et pendant qu'elle était livrée au pillage, il se fit transporter dans la maison d'un gentilhomme qui s'était enfui, abandonnant sa femme et ses filles aux violences des vainqueurs. C'est à cette circonstance que se rapporte un des traits caractéristiques de la vie de l'illustre chevalier, car il met en pleine lumière sa générosité et la haute noblesse de ses sentiments. Il s'empressa de rassurer la femme du gentilhomme, qui le suppliait de sauver l'honneur de ses filles, et, par mesure de précaution, fit placer à la porte de la maison deux archers, auxquels il donna une somme de 500 écus pour les dédommager du sacrifice qu'ils faisaient en ne pillant point. Au bout de quelques jours, son impatience de rejoindre l'armée, plutôt que sa guérison, qui n'était qu'imparfaite, l'ayant déterminé à partir, la maîtresse de la maison courut se jeter à ses genoux. « Le droit de guerre, lui dit-elle, vous rend le maître de nos biens et de nos vies, et vous nous avez sauvé l'honneur. Nous espérons cependant de votre générosité que vous ne nous traiterez pas avec rigueur, et que vous voudrez bien vous contenter d'un présent plus proportionné à notre fortune qu'à notre reconnaissance. » Elle lui présenta en même temps un petit coffre rempli de ducats d'or. Bayard se mit à sourire, et lui demanda combien il y en avait. La dame, croyant qu'il trouvait le présent trop modique, lui répondit en tremblant : « Deux mille cinq cents, monseigneur; mais si vous n'êtes pas content, nous ferons nos efforts pour en trouver davantage. — Non, madame, dit le chevalier, je ne veux point d'argent : les soins que vous avez pris de moi sont bien au-dessus des services que j'ai pu vous rendre. Je vous demande votre amitié, et vous conjure d'accepter la mienne. » La dame, surprise d'une modération si rare, se jeta de nouveau aux pieds de son bienfaiteur, et lui dit qu'elle ne se relèverait point qu'il n'eût accepté cette marque de sa gratitude. « Puisque vous le voulez, reprit Bayard, je ne vous refuserai point; mais ne pourrai-je avoir l'honneur de prendre congé de mesdemoiselles vos filles ? » Dès qu'elles furent arrivées, il les remercia de leurs bons offices et de leur attention à lui tenir compagnie. « Je voudrais bien, ajouta-t-il, vous témoigner ma reconnaissance; mais les gens de guerre ont rarement des bijoux convenables aux personnes de votre sexe. Madame votre mère m'a fait présent de 2,500 ducats; je vous en donne à chacune 1,000 pour vous aider à vous marier; je destine les cinq cents autres aux couvents de cette ville qui ont été pillés, et je vous prie d'en faire la distribution. »

Ayant gagné le camp de Ravenne, Bayard continua à montrer le même courage, la même présence d'esprit, la même fécondité de ressources pour les stratagèmes et les ruses de guerre. Il prit une part glorieuse à la sanglante bataille de Ravenne, où Gaston de Foix périt pour n'avoir pas écouté ses avis, et au sujet de laquelle il écrivait à son oncle, l'évêque de Grenoble : « Si le roi l'a gagnée, les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue. » Bientôt après, l'armée française, épuisée et menacée par les forces supérieures des Vénitiens et des Suisses, se replia sur Pavie, et, malgré les efforts de Bayard et de Louis d'Ars, se vit contrainte d'évacuer cette ville. Dans cette situation critique, le cheva-

lier sans peur, renouvelant un de ses exploits passés, parvint, avec trente-six hommes, à arrêter pendant deux heures l'armée ennemie, et reçut une grave blessure à l'épaule. Pendant que les Français abandonnaient la Lombardie, à l'exception de quelques places (1512), Bayard alla chercher à Grenoble des soins et du repos. Cette année même, il se rendit dans la Navarre, que Louis XII voulait reprendre au roi d'Aragon, et, après l'issue malheureuse de cette guerre, où il sauva une partie de l'armée, il fut appelé dans l'Artois envahi par les Anglais. Henri VIII, après s'être ligué contre la France avec Ferdinand le Catholique et l'empereur Maximilien, était venu assiéger Téroüane, à la tête de forces imposantes. Placé sous les ordres du seigneur de Piennes, Bayard s'avança pour ravitailler cette place réduite à la dernière extrémité. A la tête de douze cents hommes, il rencontra Henri VIII avec un corps de douze mille fantassins. Sans les ordres formels de de Piennes, il eût livré bataille, afin de s'emparer du roi; il dut se borner à harceler son arrière-garde et à lui enlever un de ses douze énormes canons de bronze, qu'il appelait les *douze apôtres*. Peu de temps après, les Français ayant été coupés par les Impériaux et les Anglais près de Guinegate, furent saisis d'une terreur panique et s'enfuirent. Entraîné par la déroute, Bayard parvint à grouper quelques hommes, et tint bon pendant quelque temps; mais, cerné de tous côtés et ne pouvant se faire une trouée, il conseilla à ses compagnons de se rendre. Avisant un homme d'armes qui se reposait à l'écart, sous un arbre, Bayard courut sur lui et lui mit l'épée sur la gorge, en criant : « Rends-toi, ou tu es mort. » Celui-ci se rendit sans résistance; puis, lui ayant demandé son nom : « Je suis, répondit le chevalier, le capitaine Bayard, qui maintenant se reconnaît votre prisonnier. » Bayard fut traité avec les plus grands égards par Maximilien et par Henri VIII. « Le roi mon frère, lui dit le premier, est bien heureux d'avoir un chevalier tel que vous, et je donnerais 100,000 florins par an pour une douzaine de vos pareils, » et le second ajouta : « Je crois que si tous les gentilshommes français étaient comme vous, le siège que j'ai mis devant Téroüane serait bientôt levé. » Lorsque, quelques jours après cette malheureuse *journée des Eperons*, le chevalier voulut s'en aller, l'homme d'armes demanda qu'il lui payât sa rançon; à quoi Bayard lui répondit : « Vous me devez la votre avant de pouvoir exiger la mienne. » L'empereur et le roi d'Angleterre, devant qui cette contestation fut portée, décidèrent que les deux prisonniers étaient quittes l'un envers l'autre, et Bayard fut rendu à la liberté, sous la seule condition de ne pas reprendre les armes avant six mois.

Lorsque François I^{er} monta sur le trône, il nomma Bayard lieutenant général du Dauphiné (1515). Quelques mois après, ayant résolu de conquérir le Milanais, il chargea Bayard d'ouvrir le passage en franchissant les Alpes par le marquisat de Saluces, à la tête de trois mille fantassins. A la bataille de Marignan (1515), Bayard combattit à côté de François I^{er} et, selon son habitude, fit des merveilles. Son cheval fut tué sous lui. En ayant pris un autre, un coup d'épée trancha les rênes, et l'animal emporta son cavalier au milieu des bataillons suisses. Tout autre à sa place eût été tué cent fois. Mais lui, frappant de droite et de gauche, profitant de la confusion, qui était à son comble, parvint à franchir les lignes ennemies, se laissa glisser à terre, puis, moitié rampant, moitié combattant, tuant ici, contrefaisant le mort un peu plus loin, il parvint à regagner les gens du connétable de Bourbon. A la fin de la bataille, le roi voulut être armé chevalier de la main de Bayard, et, comme celui-ci s'en défendait, François I^{er} lui en donna l'ordre. Alors, frappant sur l'épaule du monarque à genoux devant lui : « Sire, dit le chevalier sans peur, autant vaille que si c'était Roland ou Olivier, Godefroi ou Baudouin son frère, vous êtes chevalier. » Puis, regardant son épée et la baissant avec naïveté : « Tu es bien heureuse, mon épée, d'avoir, à un si vertueux et si puissant roi, donné l'ordre de la chevalerie ! ma bonne épée, tu seras moult bien comme relique gardée et sur toutes autres honorée. » Cependant, Charles-Quint avait envahi la Champagne et mis le siège devant Mézières. La place était faible, et, néanmoins, constituait la seule défense de Paris; quelques-uns voulaient brûler Mézières et ravager le pays pour arrêter l'ennemi. Bayard déclara « qu'il n'y avait pas de places faibles où il y a des gens de cœur pour les défendre, » et courut se jeter dans la ville. Le bon chevalier fit des prodiges de valeur. Sans vivres, avec une faible garnison, il tint tête à toute l'armée impériale, forte d'environ 100,000 hommes. « Si les vivres nous manquent, dit-il gaiement aux assiégés, à qui il fit jurer de ne jamais se rendre, nous mangerons d'abord nos chevaux, puis nous saurons et mangerons nos varlets. » Quelque temps après, des hommes de la garnison s'étant enfuis par une brèche : « Ils ont moult raison, fit Bayard, puisqu'ils méritaient si peu d'acquiescer gloire et los avec nous. » Cependant la situation était devenue telle, que tout espoir d'une plus longue résistance semblait perdu. Bayard eut alors recours à la ruse. Grâce à des lettres, qu'il a le soin de faire tomber entre les mains des ennemis, il persuada aux Impériaux que la ville est parfai-

tement approvisionnée, et qu'un secours considérable est prochainement attendu. Les assiégeants, découragés, se retirèrent enfin (1521). D'une voix unanime, Bayard fut alors proclamé le sauveur de la France. Son entrée à Paris fut un véritable triomphe : le parlement en corps alla à sa rencontre, et le roi lui donna, outre le cordon de Saint-Michel, une compagnie de cent hommes d'armes à commander, honneur jusqu'alors réservé aux seuls princes du sang. Le chevalier sans peur se distingua encore à Grenoble, où la peste et les brigands faisaient d'horribles ravages (1523); puis, François I^{er} ayant résolu de reconquérir le Milanais, il repassa en Italie pour servir dans l'armée commandée par l'amiral Bonivet, dont l'incapacité reconnue devait avoir des résultats si désastreux. Bayard s'était emparé de Lodi et avait assiégé Crémone, lorsque l'amiral lui ordonna d'aller occuper, près de Milan, le village de Rebecco, position stratégique détestable. Malgré les représentations de Bayard, il lui fallut obéir. Vainement il fit la plus vigoureuse résistance, sa troupe fut forcée à la retraite. Bonivet arriva à son secours; mais, blessé grièvement lui-même, il dut remettre le commandement à Bayard, qui fit tout pour sauver l'armée. Le 30 avril 1524, il traversait la Sesia en opérant son mouvement rétrograde, lorsqu'il fut atteint, dans le côté, d'une pierre lancée par une arquebuse à croc, qui lui brisa l'épine dorsale. « Ah ! Jésus, mon Dieu ! je suis mort ! » s'écria-t-il en tombant. Lorsqu'il s'aperçut que le coup était mortel, il se fit coucher sous un arbre, le visage tourné contre les Impériaux : « car, disait-il, n'ayant jamais tourné le dos devant l'ennemi, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie. » A défaut de prêtre, il se confessa à son écuyer Joffrey, chargea d'Allègre de recevoir son testament militaire et de porter au roi le regret qu'il avait de mourir sans avoir mieux fait; puis, comme l'ennemi approchait, il ordonna à ceux qui l'entouraient de rejoindre l'armée pour ne pas être faits prisonniers, et il attendit la mort, les yeux fixés sur la poignée de son épée, représentant une croix. Le marquis de Pescaire, étant arrivé au lieu où il se trouvait, le fit mettre sur un lit de camp, et fit dresser une tente au-dessus de lui. Peu d'instants avant sa mort, le connétable de Bourbon, qui poursuivait les Français, passa devant lui, s'arrêta, et le plaignit de mourir dans des souffrances aussi cruelles. « Ah ! messire Bayard, lui dit-il, après tant de bons et loyaux services, dans quel piteux état je vous vois ! — Je ne suis point à plaindre, monseigneur, répondit Bayard avec une noble fierté; je meurs en faisant mon devoir. C'est de vous qu'il faut avoir pitié, vous qui portez les armes contre votre prince, votre patrie et vos serments. » Il expira presque aussitôt, âgé de quarante-huit ans. Le marquis de Pescaire lui fit rendre les honneurs funébres, et, selon ses vœux, son corps fut transporté à Grenoble. Il laissait une fille naturelle, Jeanne, dont la mère était italienne, et qui se maria avec François de Chastelar (1525). La perte de Bayard fut en France l'objet d'un deuil universel, et on la considéra comme une calamité publique. François I^{er} en manifesta les plus vifs regrets, et, plus tard, après le désastre de Pavie, on l'entendit s'écrier : « Ah ! chevalier Bayard, que vous me faites grande faute ! ah ! je ne serais pas ici si vous viviez ! »

Bayard est resté, dans la tradition et dans l'histoire, le type le plus accompli et le plus pur du chevalier français, tel que l'a conçu l'idéal poétique. Peut-être quelques historiens ont-ils donné à sa physiognomie une solennité un peu affectée. Simple et naturel, autant que loyal et grand, le bon chevalier était un véritable héros, et n'avait aucun des traits de cette grandeur étudiée, que les modernes donnent à leurs créations. Comme homme de guerre, ses contemporains disaient de lui qu'il avait trois excellentes qualités d'un grand général : *assaut de bétier, défense de sanglier et fuite de loup*. Au physique, Bayard était de haute stature, droit et grêle, d'un visage doux et gracieux, l'œil noir, les traits tristes, le nez tirant sur l'aigle; il portait la barbe rase, ses cheveux étaient châtain. Il avait la charnure fort blanche et fort délicate. La vie de Bayard a été écrite par son écuyer, Jacques Joffrey, sous ce titre : *La très-joyeuse et très-plaisante histoire, composée par le loyal serviteur, des faits et gestes du bon chevalier sans peur et sans reproche, le chevalier Bayart... etc.* (Paris; Galiot du Pré 1527, in-4v). (V. ci-après.) Citons aussi les biographies de Symphorien Champier (1525), de Guyard de Berville (1760), de Cohen (1821), etc. M. de Terre-Basse, député de l'Isère, a publié : *Bayard à Lyon* (1829, in-8°). Il existe aussi une tragédie de Du Belloy, *Gaston et Bayard*. Une très-belle statue de ce héros de la chevalerie, représentée par Raggi au moment où il est frappé à mort, a été érigée à Grenoble en 1823.

Bayard (LA TRÈS-JOYEUSE, PLAISANTE ET RÉCRÉATIVE HISTOIRE DU BON CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE, GENTIL SEIGNEUR DE), composée par le Loyal Serviteur (1527). Cet ouvrage fait partie du recueil des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*. C'est une des narrations les plus intéressantes de nos vieux chroniqueurs. Il est distribué en soixante-six chapitres, qui nous retracent les *faits, gestes, triomphes et prouesses* de celui qui donna au roi de France l'accolade de chevalier. Ces mé-